

Georges Rodenbach — *Le Journal*, 26 septembre 1895

Une manière de Chateaubriand attardé et qui s'est mis au diapason de son temps. Il y a dans toute couvée un petit poussin malingreux et joliet, auquel on ne songe pas et que sa grâce nourrit, alors que les autres vivent de pâture solide. On s'aperçoit, un beau matin, qu'il est devenu coq ainsi que les autres et qu'il est même, ma foi, très bien fait, hors de saison, lorsque les frères puissants sont morts il y a beau temps. Un tardillon, disent les gens du sol, en leur simplicité imagée.

Rodenbach est bien de la couvée du milieu de ce siècle et il est en même temps la grâce du déclin.

Il a le physique réduit de Chateaubriand ou de Lamartine, plutôt de Chateaubriand, car il aurait, au besoin, la silhouette du diplomate, non celle du politicien. Des deux, il tient l'allure gentilhomme et réservée, le bon ton des lettres, l'admiration de ce qui pousse grand à côté de soi, la sincérité de la passion d'art et le dédain des mesquines jalousies.

Il étonne, lui qu'à lire on se représenterait comme un maître ouvrier de la Renaissance, par sa superbe atavique.

Il a conscience qu'il est de la couvée des génies de l'art qui restent. Ce n'est chez lui ni orgueil ni vanité, ni forfanterie mercantile.

Il n'est ni Victor Hugo, ni Musset, ni Vigny.

Il est le petit tardillon admirablement modelé qui s'amuse ingénument à étonner par la richesse et l'harmonie de son plumage. Il ne fait pas la roue en paon orgueilleux ou en geai qui a loué la queue du paon chez le costumier.

Il se complaît à grouper en dilettante du coloris et en philosophe les tons brillants et variés de sa palette. Il n'a pas la prétention de faire large, mais il sait qu'il fait en relief profond, jamais plat. Il demande à être lu à la loupe et à être déclamé par des bouches accoutumées du bien-dire et curieuses des arcanes de l'âme.

On a dit de lui l'homme des dentelles de Bruges..

Eh ! oui, son style impeccable, figolé sans effort, est gracile et mignon; mais que les gros points y sont puissants, et qu'à travers les jours de la dentelle on découvre profond dans le fin du fin du cœur humain. Chaque caprice de dessin est inspirée par la coquetterie d'une pensée condensée, qui prétend à ne pas effrayer, sans perdre pour cela de sa vigueur.

C'est moins brutal et plus pénétrant.

Mais les masses ?

Oh ! il n'écrit pas pour les masses, non plus que les renanistes¹ ennemis de la couleur, parce qu'ils n'ont qu'une plume apte à être trempée dans de l'encre de la Petite Vertu. Il écrit pour ceux qui se donnent mission d'enseigner les masses. Et, dans ses livres, ces professeurs doivent trouver de fières leçons.

Car sa modestie ne manque pas de fierté, à ce tourmenté élégant de la dentelle. Il n'est point homme à se demander pour qui il écrit et qui le lira. On voit dans ses yeux la confiante sérénité du mystique de l'art, sûr de n'être pas démenti par l'histoire. Plutôt lévite que pontife, pas pontife du tout même, mais d'une dévotion quiète et digne, qui nous le représente assez comme un coadjuteur-évêque, avec future succession assurée dans le temple impérissable du beau.

1 Suiveurs d'Ernest Renan.

Il y a de la pieuseté — je ne dis pas de la pieuserie — dans son admiration pour ceux qu'il juge dignes d'officier; de la piété fervente envers les aînés de la grande couvée, et une indifférence tout à fait douce pour les canetons qui clapotent et gargouillent du gésier dans les mares d'à. Côté, ces mares qu'un coup de soleil dessèche, laissant le pauvre bétail clopinant, risée de gamins de l'école qui tout à l'heure applaudissaient à ses évolutions à travers l'eau bourbeuse.

Et pas d'ironie à travers ce dédain bienveillant. Seulement, n'allez pas lui dire que ces canetons sont de sa couvée, à lui. Ah ! mais non. Il vous répondra qu'il a connu Chateaubriand, Musset, Vigny, Lamartine, et qu'il n'y eut pas de canards en cette couvée.

Ah ! que si vous lui parlez de l'éclosion moderne, vous apprendrez qu'elle est supérieure, par impeccabilité de la forme, à sa couvée; à lui, mais trop pullulante. Il salue plus bas que ses aînés, une douzaine de noms. et puis c'est tout...

En quoi il est un peu de l'opinion de Jules Huret, d'Octave Mirbeau, de Bernard Lazare et de quelques autres qui persistent à écrire en des , tonalités indépendantes, parfois cruelles, au milieu des amateurs ou des improvisés. copistes.

Mais posons l'homme au physique, comme entr'acte, dans cette étude un brin philosophique. Il l'est tellement philosophique, cet endiablé d'artiste!...

Donc, ne bougeons plus, Rodenbach, là, comme ça, au naturel, le traître objectif de l'appareil photographique est braqué sur vous, et le pire : l'instantané.

Fluet, aisé, bien assis sur son fauteuil de travail avec un bureau large et plat en face de lui. (Nous le prenons en demi-travers au moment où corps à corps il lutte avec l'idée.) Des yeux d'abord, pas des yeux préparés, des yeux bleus, doux et maîtres d'eux-mêmes, de l'homme du Nord, des yeux qui voient loin et qui regardent haut un profil aigu et aristocratique perruqué en blond à la mode Restauration, le nez bourbonien à arête fine, la lèvre fine aussi mais n'ayant pas le temps d'être méchante dans le court dessin que lui trace la bouche. Le fond du visage émâcié, et une douceur sereine ascète de petit jésuite de l'art irradiant sur le masque qui pétule sourdement de l'impatience du mousquet.

Il se croit prêtre et, ainsi que jésuite — non celui que nous légua Voltaire — il est soldat, soldat de la bataille des idées. Hélas ! le dirai-je, soldat discipliné comme ses maîtres les jésuites. Il fut leur meilleur élève en Belgique. Il les aime comme moi qui sors de la même officine, mais point de la même manière, moi, révolutionnaire de tempérament !

Je lui dis :

— Les jésuites ne font pas des hommes.

Il me répond instantanément et sublimement :

— Ils font des âmes.

Une trouvaille que je sens vraie dans le remous de mes souvenirs d'enfance.

J'insiste :

— Ignorants de la lutte pour la vie, livrant des hommes désemparés à l'orage social.

— De votre avis. Des socialistes, quoi, appliquant la formule qui effraie les bourgeois et inaptes, par conséquent, à comprendre ce qui fait souffrir ceux qui ont charge de vie. Si je n'avais à laisser à mes enfants de quoi vivre, en effet, vous avez raison, je ne les mettrais pas chez les jésuites.

Et c'est dans cette phrase réfléchie, débitée toujours sur le même ton doux, après une pause de silence, qu'éclate la sincérité sereine du penseur au veston caroubier à la boutonnière duquel flambe la Légion d'honneur.

Elle est-bien placée, ma foi, sur cette poitrine préhistorique à notre époque, au-dessous de ce cerveau qui, hélas ! ne soupçonne peut-être pas assez les affres du *struggle for life*.

La vie semble avoir eu pour lui des caresses ineffables, qui le firent gracile et indulgent; ses douleurs furent colorées, semble-t-il,-d'un vernis de volupté. Il y a plaisir, après tout, plaisir âpre, sans doute, mais plaisir analysable pour les psychologues, à pleurer ses morts.

Les douleurs brutales sont muettes, sombres, sans poésie, ou quand elles ne sont :pas muettes, elles sont inhumaines, se trahissent par des rugissements de fauve.

C'est bien peut-être ce qui fait le charme de cette physionomie pétrie de grâce, de n'avoir point connu ces douleurs-là.

Dormez dans votre rêve, heureux poète, et bercez-vous de vos rythmes, nous ne vous jalouserons pas. Il est besoin d'artistes comme vous pour nous consoler, en accompagnant de votre luth merveilleux la « Vieille chanson ».

MARC DU TARTRE. [*sic*]²

2 Il est possible que l'auteur de ce texte soit son ami Octave Mirbeau.